
John GILLINGHAM, *William II: The Red King*

Jean-Philippe Genet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5889>

DOI : 10.4000/ccm.5889

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017

Pagination : 298-300

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Jean-Philippe Genet, « John GILLINGHAM, *William II: The Red King* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 239 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 22 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5889> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5889>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

John GILLINGHAM, *William II: The Red King*, Londres, Penguin Press, 2015.

Deux livres de la série *Penguin Monarchs* viennent d'être consacrés à Guillaume II le Roux (Rufus) par John Gillingham et au roi Étienne par Carl Watkins. De petit format, en à peine une centaine de pages avec des notes succinctes, huit pages d'illustrations couleur, un guide de lecture et un bon index, ces livres destinés à un large public méritent d'être signalés.

Il ne s'agit en effet ni d'une énième contribution au « roman national » anglais – il préoccupe autant les esprits Outre-Manche qu'ici – ni d'une histoire bataille à la sauce traditionnelle, mais d'une analyse historique perspicace des mécanismes de pouvoir dans le cadre de la société féodale avant la genèse de l'État moderne. Le récit est le résultat d'une construction, et c'est justement cette construction par l'historien à partir de ses sources qui nous est donnée à voir : Guillaume et Étienne n'existent qu'à travers ce qui peut être extrait des sources, ce qui permet du même coup aux auteurs d'administrer une leçon de critique historique en déconstruisant les interprétations hasardeuses ou orientées de leurs prédécesseurs.

Ce double dialogue permanent avec les sources d'un côté, et avec l'historiographie de l'autre, est bien différent d'un règne à l'autre, parce que les sources sont bien distinctes. Les sources ecclésiastiques sont unanimement défavorables à Guillaume le Roux : d'abord l'*Historia novorum* et la *Vita Anselmi* d'Eadmer, ardent défenseur de l'adversaire de Guillaume, l'archevêque Anselme de Canterbury, dont le point de vue est ardemment repris plus tard par les grands historiens anglais du XII^e s., Guillaume de Malmesbury, Orderic Vital et Henri de Huntingdon, même s'ils veulent bien reconnaître à Rufus – pour en déplorer les résultats – des talents de soldat et de chasseur hors pair. Seuls deux auteurs lui sont favorables, Gaimar et Wace : deux poètes écrivant en français pour un auditoire laïc. Ils n'ont pas pesé lourd face aux savants historiens ecclésiastiques et Guillaume le Roux traîne encore aujourd'hui une réputation détestable : trublion, spoliateur des églises, homosexuel, il a fini assassiné comme le tyran qu'il était.

Or, les sources ne disent rien ou presque de tout cela. Il avait tendance à laisser évêchés et abbayes trop longtemps vacants pour en détourner les revenus, mais il eut peu de difficultés avec Lanfranc jusqu'à

sa mort et les immenses cathédrales construites par ses ministres évêques de Durham et de Winchester prouvent que tous les clercs ne souffraient pas également de son avidité. La crise débute avec l'accession d'Anselme au siège de Canterbury que, se croyant à l'article de la mort, le roi avait acceptée. Mais si l'on confronte Eadmer à d'autres sources, dont la chronique d'Hugues de Flavigny, un autre tenant de la réforme, on comprend qu'Anselme, champion tonitruant de la liberté de l'Église et martyr d'un exil auto-infligé, s'opposait surtout au roi sur le partage des richesses de Canterbury et qu'en 1097, c'est lui qui a empêché le légat pontifical de concurrencer son autorité en tenant un concile en Angleterre en 1095. Certes, le peu d'enthousiasme de Guillaume pour le célibat ecclésiastique et son souci d'entretenir de bons rapports avec les Juifs choquaient les «réformateurs».

En fait d'homosexualité, les sources déplorent unanimement le nombre de ses concubines. Hermann de Tournai rapporte ainsi la panique de l'abbesse de Wilton apprenant l'imminence d'une visite royale et faisant immédiatement voiler la jeune fille convoitée par le roi ! En fait, le seul indice est son célibat qui n'a rien d'exceptionnel : il avait à peine 40 ans à sa mort et son aîné Robert Courteuse, par exemple, ne s'est marié qu'à 47 ans, au retour de sa Croisade.

Quant au complot qui aurait conduit à son assassinat, il n'y a de preuve ni de l'un, ni de l'autre. Guillaume avait des ennemis, mais pour autant qu'on puisse en juger il était populaire dans l'aristocratie militaire où il ne se singularise que par son intérêt pour les codes chevaleresques : il est l'un des premiers à insister sur le respect de la parole donnée, n'hésitant pas à envoyer une lettre de protestation à Yves de Chartres qui avait absous un chevalier français, Nivart, seigneur de Septeuil, relâché par Guillaume après avoir juré de combattre contre le roi de France ce qu'il avait finalement refusé de faire. Rien ne prouve qu'il n'ait pas été victime d'un accident de chasse, comme bien d'autres à l'époque : ce qui a bien été assassiné, en revanche, conclut J. Gillingham, c'est sa réputation.

Pour Étienne, C. Watkins dispose de la même trinité des «grands historiens», Guillaume de Malmesbury, Orderic Vital et Henri de Huntingdon, auxquels s'ajoute John of Worcester, mais ils sont cette fois contemporains, et les *Gesta Stephani* sont écrites par un de ses partisans. Pourtant, si les jugements sur ses actions diffèrent, les avis sur l'homme concordent à peu près, et la médiocre réputation d'Étienne ne paraît pas usurpée.

C'est la confrontation – C. Watkins y recourt souvent – des façons d'agir des deux hommes, étonnamment similaires, et leurs résultats, eux bien

différents, qui révèlent les mécanismes de l'exercice du pouvoir féodal. Ces deux grands guerriers sont animés par la même audace et le même esprit de décision. Sans même attendre le dernier soupir de son père, Guillaume se rue en Angleterre, s'empare du trésor à Winchester et se fait couronner roi d'Angleterre, ne laissant que la Normandie à son aîné Robert Courteuse. Ne devant son trône à personne, il inscrit sur son sceau *dei gracia rex Anglorum*, premier souverain anglais par la grâce de Dieu. À la mort d'Henri I^{er}, Étienne rejoue la même manœuvre, fonce sur Boulogne, court se faire acclamer à Londres, marche sur Winchester pour s'emparer du trésor et se faire accepter par le principal ministre d'Henri, l'évêque Roger de Salisbury, avant d'être couronné à Westminster par l'archevêque de Canterbury, au mépris du serment de fidélité que tous les barons étaient censés avoir juré à la fille du roi, «l'empresse» Mathilde.

Cette similitude se retrouve dans la première crise qu'ils affrontent : l'un comme l'autre choisissent la clémence après la victoire militaire. Le château de Pevensey pris, Guillaume laisse Odon de Bayeux, le demi-frère du Conquérant, se retirer, le chargeant de négocier avec ses partisans qui le kidnappent avec sa connivence et s'enferment à Rochester. Quand ce château tombe à son tour, il laisse la vie sauve aux rescapés, se contentant de confisquer leurs terres, mais renvoie à jamais Odon en Normandie. Les terres d'Odon sont redistribuées aux amis du roi, mais pas celles des autres rebelles qui peuvent ainsi espérer les récupérer s'ils lui sont fidèles. Il y aura plusieurs autres révoltes, mais à chaque fois Guillaume se montre bon juge des hommes, dosant clémence et sévérité avec perspicacité. La guerre, dit-on, «se fait à l'œil», mais il en va de même de la «politique» féodale, qui est comme il se doit, une question de rapports humains. Guillaume finit ainsi par ramener la paix en Angleterre et en Normandie, et il a conquis le Maine grâce à la prise du Mans. Si son bilan à la frontière galloise est mitigé, il étend aussi la domination anglaise au Cumberland et apaise les rapports avec l'Écosse.

Étienne surmonte lui aussi la rébellion du roi David d'Écosse avec lequel il négocie un traité avantageux, et, plus difficilement, celle de Baldwin de Redvers, qui a fortifié Exeter contre lui. Mais lorsqu'il laisse ce dernier se retirer avec armes et bagages, ses fidèles sont désemparés : à cause de cette révolte, il a dû laisser ses partisans se débattre seuls dans une situation critique sur les marches de Galles ; pour beaucoup sa clémence n'est que le signe qu'il n'est pas assez sûr de sa légitimité pour sévir. Retenu par le

siège, il a trop tardé à se rendre en Normandie et dès qu'il y arrive, les révoltes reprennent en Angleterre, culminant avec la défection de Robert de Gloucester, le plus puissant des barons anglais et le premier des bâtards d'Henri I^{er}, qui prend fait et cause pour Mathilde. La guerre civile est commencée : Étienne y brille par ses exploits, mais tantôt soupçonneux, tantôt laxiste, il continue à se montrer incapable de s'attacher aux hommes. C'est cette carence qui engendre l'anarchie, au sens propre, qu'entraîne son incapacité à commander. Désemparé par la mort de son fils Eustache, il finit par traiter avec les partisans du fils de l'empresse, Henri Plantagenêt.

Dans cette structure de pouvoir où il n'y a aucun filtre intermédiaire entre le *dominus* et ses vassaux, le principal levier du pouvoir est bien la confiance, toujours fragile. Rufus manie sa construction et son entretien de façon exemplaire, Étienne de façon désastreuse : c'est ce que montrent ces deux grands petits livres, dont on serait bien heureux de posséder les parallèles français. À quand un Henri I^{er} ou un Philippe I^{er} aussi lucides en moins de cent pages ?

Jean-Philippe GENET.